

Any Given Sunday
Au bout du bout du foot
Les Héros du dimanche, États-Unis 1999, 162 minutes

Maurice Elia

Number 207, March–April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59263ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (2000). Review of [Any Given Sunday : au bout du bout du foot / *Les Héros du dimanche*, États-Unis 1999, 162 minutes]. *Séquences*, (207), 46–47.

d'Ivan à se révolter contre les bourreaux de son père ou à dévoiler les crimes commis par son parti prouvent que l'individu, selon Szabó, demeure victime du mécanisme idéologique, quel qu'il soit.

Dans **Sunshine**, les descendants d'Emmanuel s'enfoncent toujours plus, l'un après l'autre, dans la torpeur du dominé. Ignatz, Adam et Ivan sont en effet à un point tel pétrifiés par le système qu'ils en perdent toute identité et tout pouvoir d'intervention. En acceptant de changer de nom (Ignatz, pour faciliter sa nomination) ou d'épouser le christianisme (Adam, afin d'entrer dans la prestigieuse équipe nationale d'escrime), dans le seul but d'intégrer un système social ou politique, les Sonnenschein participent en réalité à leur propre anéantissement puisqu'ils se donnent en pâture à un système-Moloch qui n'a besoin d'eux que pour mieux gonfler la masse des adhérents et raffermir la force d'inertie. Selon la thèse de Szabó, le pouvoir, si on ne le *contrôle* pas, finit par s'ériger en doctrine et par se faire accepter par tous ses sujets, même par ses plus grandes victimes.

Cette léthargie, dans **Sunshine**, aura ultimement des conséquences horribles. Dans la scène de la torture et du meurtre d'Adam, l'inaction de son fils Ivan et des autres prisonniers du camp de concentration illustre de façon effroyable la thèse de Szabó : quelques centaines de prisonniers assistent en témoins pas-

sifs à l'exécution brutale d'un des leurs perpétrée par *trois* soldats.

Cette épreuve ultime sera par contre déterminante pour Ivan. Sa volonté de briser les systèmes et les dogmes lui permettra de remettre en question son adhésion au parti communiste et lui donnera la force de faire table rase du poids de la tradition (symbolisée ici par la destruction de la fameuse recette secrète de l'élixir de vin qui a fait la fortune des Sonnenschein).

Dans le dernier plan, libéré de toute doctrine et du poids de la tradition, Ivan s'enfonce dans la foule, libre, comme jamais un descendant d'Emmanuel ne l'a été depuis l'arrivée du patriarche à Budapest. Redevenu un Sonnenschein, le jeune Ivan marche parmi une foule *en mouvement*...

Carlo Mandolini

Canada/Hongrie/Autriche/Allemagne 1999, 180 minutes — Réal. : István Szabó — Scén. : István Szabó, Israel Horowitz — Photo : Lajos Koltai — Mont. : Michel Arcand, Dominique Fortin — Mus. : Maurice Jarre — Son : Fred Brenn, Jane Tattersall — Déc. : Atilla Kovacs — Cost. : Gyorgyi Szakacs, Pedro Moreno — Int. : Ralph Fiennes (Ignatz Sonnenschein/Sors, Adam Sors, Ivan Sors/Sonnenschein), Jennifer Ehle (Valerie Sonnenschein/Sors), Rosemary Harris (Valerie âgée), Molly Parker (Hannah Wippler Sors), David de Keyser (Emmanuel Sonnenschein), Myriam Margolyes (Rose Sonnenschein), Deborah Kara Unger (Carola), James Frain (Gustave jeune), Rachel Weisz (Greta), John Neville (Gustave âgé), Mark Strong (István) — Prod. : Robert Lantos, Andras Hamori — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

ANY GIVEN SUNDAY

Au bout du bout du foot

Any Given Sunday, c'est avant tout un film qui fait votre conquête et vous pousse dans vos derniers retranchements, que vous aimiez Oliver Stone ou pas. Comme dans tous ses films, il est impossible de vous laisser aller à la rêverie, de bâiller ou d'observer les autres spectateurs autour de vous. Sur l'écran, on vous présente un bloc compact, sans la moindre faille, cinématographiquement parlant, que vous subissez sans autre réaction que la plus profonde irritation ou la plus sublime passion. C'est un film qui agit sur vous physiquement.

Difficile de rendre compte d'**Any Given Sunday** autrement qu'en termes de mise en scène et de montage. Comme dans tout film de Stone, qui parle de mise en scène ne donne qu'une approximation verbale d'une réalité inscrite concrètement sur la pellicule. Ainsi, afin de donner un plein sens aux rapports entre les êtres, pour leur donner une plus grande vérité, il s'agit, pour Stone, de créer un conflit qui a toujours valeur d'anecdote. Plus l'anecdote sera mince en éléments extérieurs, moins elle sera signifiante, plus la mise en scène sera centrée sur les êtres. On l'a vu dans ses fictions telles que **Talk Radio**, **Natural Born Killers**, **U-Turn**, dans ses récits de fiction politique (**JFK**, **Nixon**) ou sa trilogie sur le Vietnam. Il n'existera plus désormais de petits sujets si le réalisateur nous recrée l'homme dans sa totalité.

Le plus important distributeur canadien de films et vidéos indépendants

Plus de 1 000 titres
au catalogue
depuis 1977 !

www.cinemalibre.com

• Achat • Location
• Purchase • Rental
(514) 861-9030

C'est ainsi que, face aux institutions américaines (ici, le sport favori des Américains, ses folies et ses contradictions), face aux imperfections légendaires du citoyen américain moyen (disons, pour simplifier, les amateurs de bière, de Big Macs et de télévision conventionnelle), les héros d'Oliver Stone semblent toujours garder leur liberté d'action. Stone joue avec cette liberté et se plaît à en suggérer ironiquement les possibilités extrêmes. Souffrant d'une blessure qui pourrait mettre en danger sa carrière ou même sa vie, un joueur ira à l'encontre de son médecin qui lui recommande le repos complet et cherchera à réaliser l'exploit sportif qui l'inscrirait dans la liste des athlètes millionnaires. Dans la scène finale, Stone se joue des institutions par l'intermédiaire du personnage de l'entraîneur qui, dans un formidable coup de théâtre, utilise à son avantage les points faibles des règlements régissant le sport. Les règles sociales, nous dit Stone, on peut les contourner, surtout si elles proclament haut et fort leurs attaches à une liberté inébranlable, envie de toutes les nations.

L'astuce de Stone consiste donc à ne jamais insister sur le pittoresque ou l'insolite d'une partie de football. Il les utilise simplement comme un réseau de lignes géométriques à l'intérieur desquelles se déplacent les personnages : les allées et venues des joueurs sur le terrain bien entendu, mais aussi leurs ombres qui continuent de s'affronter sur les gradins déserts, longtemps après la fin de la partie, les cent pas que font l'entraîneur, la propriétaire, etc. Cette utilisation presque purement abstraite des situations présentées finit, en dépit des cadrages hyper recherchés, par imposer un climat un peu désincarné, mais le cinéaste a réussi à broder des gammes exceptionnellement brillantes sur le sujet, effectuant un déplacement du mouvement du sport vers le mouvement des attitudes humaines, et *a fortiori* vers un style de cinéma particulier, en coups de bâtons, en gifles violemment assénées, en délires visuels habilement concoctés — bref, le style Oliver Stone que nous en sommes venus à connaître par cœur depuis une quinzaine d'années. Ce penchant trop grand pour l'effet, cette tentative de décomposition et de recomposition de l'image (donc du monde) créent ce côté hachuré, tranchant, que prend le film. Les hommes sont entraînés dans un tourbillon où ne semble plus exister qu'une vérité de gestes et de regards que la caméra, placée au centre dudit tourbillon, captera, puis recréera, puis magnifiera.

Nous avons ici affaire à un cinéma putain qui cependant cache son élégance et sa force sous des dehors de fausse violence. Car la critique de la société imprègne **Any Given Sunday** de bout en bout. C'est ainsi qu'il en va de ce film comme des vêtements de certains de ses personnages. Le quart-arrière, aveuglé par son succès, s'habille de couleurs voyantes, ses souliers sont trop luisants, ses costumes trop voyants. La propriétaire de l'équipe se tortille



Le football, métaphore de la vie

dans des robes serrées, dégradant sa beauté, la vulgarisant parfois sans merci.

L'enfant gâté du cinéma américain, doué certes, mais régulièrement et commodément houspillé, insulté et traité de tous les noms, nous donne avec ce film un nouvel exemple de ses outragantes capacités. 

Maurice Elia

■ Les Héros du dimanche

États-Unis 1999, 162 minutes — Réal. : Oliver Stone — Scén. : Oliver Stone, John Logan, d'après les romans *You're Okay, It's Just a Bruise: A Doctor's Sideline Secrets About Pro Football's Most Outrageous Team*, de Rob Huizinga, et *On Any Given Sunday*, de Pat Toomay — Photo : Salvatore Totino — Mont. : Stuart Levy, Thomas J. Nordberg, Keith Salmon, Stuart Waks — Mus. : Robbie Robertson, Paul Kelly, Richard Horowitz — Son : Peter J. Devlin, Wylie Stateman — Déc. : Victor Kempster — Eff. spéc. : Sean Mullen — Cost. : Mary Zophres — Casc. : Allan Graf — Int. : Al Pacino (Tony D'Amato), Jamie Foxx (Willie Beaman), Cameron Diaz (Christina Pagniacchi), Dennis Quaid (Jack « Cap » Rooney), James Woods (le Dr Harvey Mandrake), LL Cool J (Julian Washington), Jim Brown (Montezuma Monroe), Matthew Modine (le Dr Allie Powers), Lawrence Taylor (Luther « Shark » Lavay), Ann-Margret (Mme Pagniacchi) — Prod. : Lauren Shuler Donner, Dan Halsted, Clayton Townsend — Dist. : Columbia Pictures.